Yves Bonard et Vincent Capt

Dérive et dérivation. Le parcours urbain contemporain, poursuite des écrits situationnistes ?

L'investissement de l'urbain par le discours

1 Cette recherche questionne le rapport du sujet à l'espace urbain. Plus spécifiquement, elle porte sur les formes du discours en tant qu'elles configurent une pratique spatiale. Elle est basée sur un corpus de textes écrits d'un même auteur – le lausannois Pierre Corajoud (2007 ; 2003 ; 2002a ; 2002b ; 1998 ; 1997 ; Corajoud et Dewarrat, 2007 ; Corajoud *et al.*, 2005 ; Corajoud et Koechli, 2003) – dont les travaux se rattachent génériquement à la famille des textes de l'incitation à l'action (Adam 2001a et b). Ces guides d'itinéraire touristiques de proximité mettent l'accent sur la possibilité de découvrir des lieux insolites dans l'espace urbain. Principalement adressés à des personnes indigènes, ils proposent de sortir des « sentiers battus » par le biais d'un mode de déambulation qui peut, par certains aspects, se rapprocher de la méthode de la dérive que proposaient, dans les années soixante, sous la conduite de Guy Debord, les Situationnistes. Dans les deux cas, nous sommes confrontés à des discours touchant à une description de la ville et de ses espaces – ce qui est intéressant en soi, sans être exceptionnel – mais surtout à une proposition autour d'*une manière subjective de parcourir la ville*. Une pratique qui n'est pas sans enjeux.

2 Les quelques parallèles qu'il est possible de dresser entre ces deux projets concernent le rapport du sujet à la ville – du sujet qui *fait* la ville. Ils permettent de mettre en valeur deux points de vue contrastés relatifs aux enjeux de la déambulation en ville, qui portent leur attention à la valeur accordée à l'espace, aux différents rôles et postures de celui qui parcourt la ville, et aux objets qui la composent. Les méthodes d'analyse que nous allons utiliser pour cette étude ne sont pas identiques. Alors que les écrits situationnistes bénéficient d'une large littérature secondaire, les guides urbains sont peu abordés, que ce soit par les linguistes ou, plus étonnant, mais dans une mesure moindre, par les géographes. Après une présentation des écrits situationnistes et des thèses défendues, nous aborderons un corpus original de guide urbain de proximité à partir de la manière dont le discours la configure et justifierons cette diversité méthodologique dans le dernier point.

3 Qu'est-ce à dire ? Nous entendons par là que le genre du guide de proximité ne donne pas à voir la ville de façon similaire aux discours des politiques, des habitants, des romanciers, des architectes urbanistes, des sociologues, des géographes, des fournisseurs de services ou des promoteurs, qui forgent une constellation de points de vue sur la ville. Partant de cette diversité, il s'agit de concevoir que *ces discours sont constitutifs de la ville elle-même*. En ce sens, nous reconnaissons le postulat de la linguiste Lorenza Mondada (2000 : 1) pour dire que ce sont les « *façons multiples dont les différents acteurs disent la ville qui contribuent à la façonner, à la faire changer, à lui donner un sens et une intelligibilité, à construire des pertinences et des évidences* ». Pris comme manière de faire un monde et de donner à le voir, le discours est ainsi abordé en fonction de ses modalités d'investissement, ici de l'espace urbain. C'est alors le renversement des représentations discursives de l'espace urbain en *espace de représentation* qui retient plus particulièrement notre attention.

4 Dans le dialogue entretenu entre un géographe et un linguiste du discours, le statut épistémologique du texte, pris comme discours, est fédérateur. La démarche ne prétend pas pour autant parvenir à un résultat abouti. Elle signale plus une tentative d'aborder un même objet d'étude selon des modalités d'appréhension différentes qui *se relaient*. En l'occurrence,

il s'agit de voir en quoi l'étude des configurations discursives de l'espace urbain proposées dans les guides lausannois recoupent les thèses situationnistes. L'analyse discursive des guides de Pierre Corajoud a plus particulièrement pour but de voir en quoi ses guides font écho à la méthode de la dérive. Dans cette articulation, l'analyse linguistique du discours – qui s'intéresse à l'« urbain » depuis une grosse dizaine d'années seulement[1] – peut être intégrée à une réflexion interdisciplinaire, en tant qu'elle constitue un *moment* de la démarche en géographie, et plus particulièrement une étape méthodologique concernant le statut de l'objet d'étude.

5 La démarche n'a donc pas pour objectif de promulguer un « tournant discursif » en géographie, mais, plus simplement, de rappeler et d'identifier la nature de quelques observables et les effets interprétatifs qu'elle engage lors d'un moment identifié d'analyse, où le matériau est *du* texte. La prise en compte de cette matérialité a une grande importance ; telle d'ailleurs qu'elle influe sur la qualification même de l'objet d'étude, momentanément ébranlée : matériau ou corpus ? Dans notre cas, nous recourons au terme de corpus, en tant que l'objet d'analyse n'est pas abordé dans le cadre d'un travail de géographie *stricto sensu*, mais bien dans celui d'une rencontre interdisciplinaire circonscrite. Nous passons ainsi à un objet aplati à deux dimensions impliquant le plus souvent un mode linéaire de lecture et de décryptage, et dont les régulations discursives permettent de dénaturaliser le référent commun à ce volume, « l'urbain ». Contre l'évidence d'une urbanité déjà là, préexistant au regard et/ou aux paroles qui la saisissent en effet, l'étude de sa dimension discursive permet d'analyser ce qui « vectorise » l'urbain. Ce prisme analytique implique que *c'est à travers le double encodage textuel et discursif que le sens doit être pensé*. Concrètement, c'est le texte écrit, pris comme discours répétons-le, qui permet de rendre intelligible une configuration de l'urbain. Pas de *textual turn* à 360 degrés donc, où le texte ne référerait qu'à lui-même : face à l'objet texte, notre double posture d'analyste du discours et de géographe interdit de le concevoir comme étant clos sur les plans référentiel et fonctionnel. La question des modes et des pratiques discursifs oblige à préciser une théorie de la représentation textuelle qui est *intégrée à un cadre discursif* : plutôt que de renvoyer directement aux objets qu'il réfère, le discours vaut ainsi surtout en ce qu'il les configure, et ce *en fonction dont le discours lui-même est génériquement régulé*. Notre démarche tente ainsi de faire converger l'organisation textuelle du savoir, l'illusion référentielle et la production discursive du sens.

6 De façon plus large enfin, cette réflexion a pour but de comparer des manières de dire et de rendre signifiante la ville lors d'une déambulation. On tentera ainsi de dégager les finalités, parfois communes, qui guident respectivement les démarches des Situationnistes et celle de Corajoud. Entre contemplation, réappropriation et détournement de l'espace urbain, les modèles proposés apparaissent comme autant de postures possibles que tout individu peut prendre par rapport à son cadre quotidien de vie. En croisant deux manières de dire la ville par la déambulation et deux méthodologies d'analyse, cet essai souligne la perception contrastée que peut avoir tout individu des effets de l'espace urbain sur sa propre personne. Car dire la ville n'est pas neutre, pas plus que ne l'est la posture que tout citadin peut prendre par rapport à un espace urbain contraignant, mais aussi appropriable et donc modelable au quotidien par son regard et le discours qui le transcrit.

La dérive urbaine des situationnistes

7 Fondée en 1952 en France, l'Internationale situationniste, refusant l'étiquette de mouvement politique, se présente à la fois comme une avant-garde culturelle, une recherche expérimentale sur la voie d'une construction libre de la vie quotidienne et une contribution à l'édification théorique et pratique d'une nouvelle contestation révolutionnaire (Debord, 1963). D'inspiration marxiste, ce mouvement a contribué à la critique du système marchand, en insistant notamment sur le rôle des images et de la publicité. Il a par ailleurs joué un rôle clé

dans les événements de Mai 68. Pour ce mouvement, l'importance est donnée à *la situation*, comprise comme un construit *capable d'entraîner le spectateur dans une posture active*. L'adoption de cette posture devant permettre de vivre, découvrir, comprendre et changer la ville, repose sur une méthode : la dérive.

La dérive comme méthode déambulatoire

8 La dérive consiste à parcourir et réciter un itinéraire effectué dans la ville. Elle prend en compte comme élément central la *subjectivité* de la situation d'enquête, et plus encore celle des *références* des observateurs. La mise en œuvre de la méthode permet de découvrir une dimension métaphorique des espaces étudiés et de leur donner une valeur *poétique*. La dérive invite ainsi à approcher les objets géographiques dans leur pluridimensionnalité : distances objectives et subjectives, évocations et charges symboliques variables des lieux, etc.

9 Les personnes qui se livrent à la dérive :

> renoncent pour une durée plus ou moins longue aux raisons de se déplacer et d'agir qu'elles se connaissent généralement […], pour se laisser aller aux sollicitations du terrain et des rencontres qui y correspondent. La part de l'aléatoire est ici moins déterminante qu'on ne croit : du point de vue de la dérive, il existe un relief psychogéographique des villes, avec des courants constants, des points fixes, et des tourbillons qui rendent l'accès ou la sortie de certaines zones fort malaisées (Debord, 1958a [1997] : 51).

10 Différentes ambiances sont perçues par celui qui dérive. Elles sont constituées par un ensemble de facteurs environnementaux *perceptibles par les sens* : lumières, son, température, odeurs, matières tactiles, etc. Ces ambiances participent à la construction d'un *imaginaire spatial* que chaque individu se crée et qui modifie en retour sa pratique de la ville. Et au-delà, une représentation où la *valeur d'un lieu* – une *réputation* – va se construire. La dérive a pour objectif de viser des « *résultats affectifs déroutants* » (Debord, 1958a [1997] : 53), répondant à des désirs individuels d'ambiance : « *chacun doit chercher ce qu'il aime, ce qui l'attire* » (Debord, 1958b [1997] : 11). Elle prend la forme d'un récit, capable de rendre compte de l'expérience sensible unique que chaque être humain vit dans ses rapports au territoire. Si la dérive apparaît comme un outil performant pour mettre en lumière un profil psychogéographique de la ville, elle renvoie aussi à *« l'affirmation d'un comportement ludique-constructif, ce qui l'oppose en tous points aux notions classiques de voyage et de promenade* » (Debord, 1958a [1997] : 51). De ce point de vue, la dérive constitue la première étape d'une démarche orientée vers l'action :

> ce que nous voulons n'est pas moins qu'une intervention directe, effective, nous menant après les études préliminaires qui s'imposent – et ici la psychogéographie sera d'un grand poids – à instaurer des ambiances nouvelles, situationnistes, dont les traits essentiels sont la courte durée et le changement permanent (Khatib, 1958 [1997] : 45).

La dérive au fondement d'un projet politique

11 De ce point de vue, la dérive est au cœur d'un projet politique. Elle permet aux situationnistes de faire une analyse critique de l'espace urbain. Un premier constat : la ville moderne est ennuyeuse. L'urbanisme fonctionnaliste – qui prévalait dès les années 1950 – a conduit à la banalisation de l'espace : « *Nous nous ennuyons dans la ville, il faut se fatiguer salement pour découvrir encore des mystères sur les pancartes de la voie publique, dernier état de l'humour et de la poésie* » (Ivain, 1958 [1997] : 15). Pour le dériveur, l'espace urbain est sclérosé, ne formant plus qu'une empreinte figée du passé :

> Toutes les villes sont géologiques et l'on ne peut faire trois pas sans rencontrer des fantômes, armés de tout le prestige de leurs légendes. Nous évoluons dans un paysage fermé dont les points de repères nous tirent sans cesse vers le passé. Certains anges mouvants, certaines perspectives fuyantes nous permettent d'entrevoir d'originales conceptions de l'espace, mais cette vision demeure fragmentaire (Ivain, 1958 [1997] : 15).

12 Autrement dit, la ville a été vidée de ce qui lui donnait sens :

> Les tracés d'une ville, ses rues, ses murs, ses quartiers forment autant de signes d'un conditionnement étrange. Quel signe y reconnaître qui soit nôtre ? Quelques graffitis, mots de refus ou gestes interdits, gravés à la hâte, dont l'intérêt n'apparaît aux gens doctes que sur les murs de Pompéi, dans une ville fossile. Mais nos villes sont plus fossilisées encore. Nous voulons habiter en pays de connaissance, parmi des signes vivants comme des amis de chaque jour. La révolution sera aussi la création perpétuelle de signes qui appartiennent à tous (Vaneigem, 1961 [1997] : 233).

13 Cette banalisation de la ville moderne conduit à l'aliénation de celui qui la vit. Elle le dépossède de ses compétences. Les enjeux sociaux et économiques échappent à sa compréhension : « *le monde dans lequel nous vivons, et d'abord dans son décor matériel, se découvre de jour en jour plus étroit. Il nous étouffe. Nous subissons profondément son influence ; nous y réagissons selon nos instincts au lieu de réagir selon nos aspirations. En un mot, ce monde commande à notre façon d'être, et par là nous écrase* » (Khatib, 1958 [1997] : 45). Les situationnistes voient dans l'urbanisme un outil de contrôle, voire de maîtrise des populations : « *l'urbanisme et l'information sont complémentaires dans les sociétés capitaliste et "anti-capitaliste", ils organisent le silence* » (Vaneigem, 1961 [1997] : 232).

14 Pour Debord et les situationnistes, la cause de cette banalisation est à chercher dans les loisirs et le tourisme, dont ils peuvent observer la généralisation. On leur impute de neutraliser les luttes sociales, en les réduisant à un spectacle muséifié : « *Dans les vieux quartiers, les rues ont dégénéré en autostrades, les loisirs sont commercialisés et dénaturés par le tourisme. Les rapports sociaux y deviennent impossibles* » (Constant, 1959 [1997] : 105). Debord recommande dès lors une « *parfaite insoumission aux sollicitations habituelles – les sollicitations de cette série étant cataloguées sous le terme de tourisme, drogue populaire aussi répugnante que le sport ou le crédit à l'achat* » (Debord, 1955).

15 Les situationnistes ne considèrent pas la ville comme un paysage à contempler, mais comme le lieu où se manifestent – ou du moins devraient se manifester – les tensions et les luttes sociales. Leur description de l'espace urbain permet la dénonciation d'un espace perçu comme aseptisé, policé, empêchant l'émergence de toute conscience collective. L'urbanisme fonctionnaliste est accusé d'*organiser l'impossible appropriation de l'espace urbain*, de même que l'absence de vie, de sens et de signe. La société des loisirs enfin, comprise comme une marchandisation de l'espace-temps social orientée vers davantage de consommation, est dénoncée. Dériver en ville n'est donc pas une pratique *neutre* pour les situationnistes. Elle constitue d'une part un outil pour mieux connaître des morceaux de ville et y expérimenter des émotions. D'autre part, elle est au cœur d'une critique de la société urbaine et de son ancrage spatial, et constitue à ce titre le fondement d'un projet subversif.

16 Les avant-gardes culturelles ne sont pas les seules à s'intéresser à l'épaisseur sémiologique de la ville. Peu de temps après les Situationnistes, dès les années 1960, sociologues et géographes développent une réflexion sur la dimension politique de l'espace urbain (Lefebvre, 1968 ; Harvey, 1973). La ville est alors considérée comme relation sociale et comme territoire produit. Elle est le lieu d'affrontements symboliques et matériels. L'accès à la ville, les agissements qui y sont possibles ou entravés sont questionnés. L'espace urbain constitue à leurs yeux non seulement un reflet physique des rapports de classes sociales, mais il structure en retour la société, contraignant ses possibilités d'action, mais ouvrant aussi des brèches d'émancipation. Contre une passivité des usagers de la ville, ces auteurs voient dans l'espace urbain un enjeu de lutte, le lieu de revendications pour le droit à la plus grande diversité de personnes et de modes de vie en ville.

17 Qu'en est-il aujourd'hui ? La ville comme projet politique a-t-elle disparue, ou s'est-elle transformée ? Si dans le monde académique le droit à la ville continue à faire débat, qu'en est-il du côté du monde « culturel » ? Peut-t-on lire dans les écrits actuels touchant à la déambulation en ville une filiation avec les propositions situationnistes ? Dans la partie qui

suit, nous proposons une analyse textuelle d'un corpus contemporain de parcours urbains afin de voir en quoi ce genre de discours tend à configurer certains projets ou idées se rapprochant du mouvement de Debord dans un contexte politique fort différent.

Les guides urbains de Pierre Corajoud

Pratiques déambulatoires contemporaines de l'espace urbain

18 La démarche proposée par Pierre Corajoud n'est pas un cas unique et isolé. La *(re)découverte des espaces insolites de la ville* s'inscrit en effet dans un mouvement de consolidation du tourisme de proximité. Elle forme dans l'économie touristique contemporaine une niche, un secteur développé dans bon nombre de villes européennes. Nous nous bornerons à évoquer ici l'exemple de l'association *Ça s'visite !* à Paris qui propose « *une autre vision de la capitale* » (www.ca-se-visite.fr). Loin des tours organisés Tour Eiffel – Montmartre – Champs Elysées, cette association propose des itinéraires accompagnés dans des quartiers ignorés par les circuits touristiques traditionnels. Mais bon nombre d'offices du tourisme proposent des visites « alternatives » de ce type (Bonard, Guinand et Matthey, 2009).

19 À destination d'un public local de la région lausannoise, Pierre Corajoud a développé une offre de visites guidées depuis la fin des années 1990. Il a publié à compte d'auteur une dizaine de guides de promenade sous forme livresque, qu'il vend lors de ses balades accompagnées, *via* internet et dans la rue les jours de marché. Se décrivant comme un « *aventurier du proche* », Corajoud propose une approche exotisante des espaces urbains de proximité ; il remet au goût du jour la flânerie, en invitant les lecteurs à vivre une expérience différente de la ville.

20 Les ouvrages de Corajoud sur la ville de Lausanne nous intéressent ici en tant qu'ils entraînent une pratique spatiale concernant un savoir faire et un savoir lire/décrypter la ville, configurés discursivement. Ses travaux se répartissent en deux sous-genre du guide traditionnel : le récit de lieux et le parcours/itinéraire. Nous n'analyserons ici que ce dernier, afin de maintenir l'unité générique du corpus d'étude et concentrer notre propos précisément sur les régulations discursives propres à ce sous-genre du guide.

Parcours/discours urbains : plan référentiel

21 Le guide d'itinéraire peut usuellement se présenter sous la forme de fiche ou de livre. C'est ce dernier format que Corajoud privilégie, tout en maintenant l'accent sur le caractère factuel et pratique des informations qu'il délivre. Pour le marcheur, il s'agit de reconstruire durant la lecture un espace commun entre la configuration discursive d'un déplacement dans la ville et celui de sa marche effective. Pour que cette reconstruction fonctionne, la co-présence de l'objet référé dans le texte et le champ visuel de la ville est nécessaire. Un obstacle brouille pourtant cette co-présence : la situation d'interlocution n'est pas partagée. Comme dans le genre épistolaire notamment, il y a un décalage spatio-temporel qui empêche tout face à face. Aussi, le locuteur *in abstentia*, dont dépend le point de vue et la prise en charge énonciative des guides, doit construire son discours afin de permettre le « *partage d'un espace perceptif* » (Mondada, 2001 : 65). Cette problématique référentielle est liée à des contraintes d'ordre pragmatique propre au genre du guide d'itinéraire. Linguistiquement, elle concerne des questions de points de vue, abordables à partir de l'étude de la prise en charge énonciative du discours.

22 L'abord énonciatif du plan référentiel a ceci de particulier dans ce genre discursif qu'il présente une sorte de paradoxe, relevé par Jean-Michel Adam (2001b : 30) : « *le je du discours est absent, tandis que la place de l'allocutaire est pointée, mais maintenue vacante* ». Dans le guide d'itinéraire, le « je » doit en effet à la fois « disparaître » et élargir son auditoire. Le recours à la forme pronominale « vous » permet de solliciter le plus grand nombre potentiel de lecteurs : « [l]*a place du sujet-agent (destinataire) est* [ainsi] *laissée pronominalement (vous) ouverte* » (ibid. : 30). En laissant vide la place référentielle de l'allocutaire, la forme collective

et indistincte du lecteur, tout en maintenant une marque de politesse, diffuse un allocutaire pluralisé et autorise d'infinies attributions référentielles le concernant.

23 L'approche du plan référentiel déborde la régulation énonciative et la mise en relation des interlocuteurs. Il concerne aussi la configuration de l'espace. Autrement dit, le texte du guide d'itinéraire agit non seulement comme un support de relations du locuteur à l'allocutaire, mais également comme un lieu de configuration de l'espace dit par le locuteur et de l'espace en train d'être vu par l'allocutaire. Concrètement, pour que l'espace soit rendu commun entre le locuteur et l'allocutaire, il s'agit de tenir compte spécifiquement que ce genre de discours configure spécifiquement la ville dans la dimension processuelle de la marche à pied. Le plan référentiel des objets du discours est donc mouvant. Il s'élabore selon un régime *progressif* d'intelligibilité, propre au parcours, dont le principe est de relier un point de départ à un point d'arrivée, ou plus simplement de relier des points hétérogènes disséminés.

24 Mondada (2000 : 49) dit à propos du parcours qu'il « *constitue un mode privilégié de linéarisation* […] *de la ville* », parce que sa logique de progression entraîne d'« *évoluer dans l'espace comme dans un texte* ». D'un point de vue discursif, cela indique que « [l]*e discours est organisé selon une succession qui* [est proprement] *celle du parcours réalisé* » (ibid. : 65) et qu'une convergence se fait entre le mode de décryptage de la ville induit lors de la marche et celui induit par le discours pendant la lecture. En revanche, la comparaison introduite par « comme » (« *évoluer dans l'espace comme dans un texte* ») ne pose pas de rapport d'équivalence entre l'espace et le texte, mais signifie bien « à la manière de » : c'est donc bien l'approche – *linéaire et combinée* – des objets, effectuées suivant un principe de progression/linéarisation, qui est semblable ; pas les objets. Contrainte par la linéarité du signifiant linguistique, la marche apparaît alors comme une sorte de réponse au texte, dont elle épouse les combinaisons. Les objets égrenés durant la lecture s'y profilent *au fur et à mesure* de la marche. Régissant sa progression, le discours s'apparente à un *véhicule* de la pratique spatiale de la balade urbaine, si bien que durant la lecture, l'espace y est pour ainsi dire syntagmatisé.

25 La seconde spécificité du guide d'itinéraire concerne l'imbrication des dimensions spatiale et temporelle. Adam (2001b : 37) note que « *le temps et l'espace sont très liés : le parcours de l'espace est (prend du) temps* ». Précisément, dans les guides de Corajoud, les marqueurs de la spatialité se signalent par les expressions de lieu, comme les locatifs, c'est-à-dire les mots qui marquent les lieux, ou par les toponymes, à savoir les noms de lieux, immuables par définition. Relevons également les prépositions de lieux, qui dépendent du point de vue qui les énonce, tout comme les marqueurs de l'orientation, et se distinguent par conséquent des marques absolues, telles que les directions Nord/Sud. Il y a encore les indicateurs de distance, tels que les mesures de l'espace, systématiquement contenues dans les informations prérogatives aux balades de Pierre Corajoud, qui finissent de quadriller et d'orienter l'espace.

26 Ces marques spatiales valent comme points et comme échelles de repères. Elles doivent aussi être considérées en tenant compte de leur régulation générique, c'est-à-dire ici, dans leur articulation, presque systématique, aux indicateurs de temps. Puisque l'itinéraire implique un déroulement temporel, les instructions spatiales ne sont que des indications « statiques ». En tant que telles, elles ne suffisent pas à rendre intelligible la spatialité dans une lecture qui se déroule lors d'un déplacement prenant nécessairement place dans une chronologie. En égrainant les objets de discours dans l'ordre de progression de la marche à pieds, les indicateurs de la temporalité configurent des moments qui *se succèdent*. Ils fonctionnent comme de véritables liens chronologiques de l'intelligibilité de l'espace, en indiquant les enchaînements entre les étapes du parcours. En particulier, les organisateurs temporels abondent. Ils permettent précisément une mise en séquence des lieux et des repères, en favorisant la transition d'un objet à un autre : l'objet d'abord repéré devient ensuite repère. Le parcours signifie alors pleinement le passage d'un lieu d'où l'on vient à un lieu où l'on va.

D'autres indications (comme les chrononymes ou les calculs de durée) invitent à une saisie plus globale du temps, en inscrivant les différents objets de discours dans une période de temps définie et mesurée.

Discours/parcours urbains : plan illocutoire

27 Mettre en évidence l'isomorphie de deux modes de progression et relever l'interdépendance des dimensions spatiales et temporelles – deux problématiques référentielles – est artificiel si l'on ne tient pas compte d'autres régulations génériques. Il s'agit d'insister ici sur le fait que la balade urbaine se dote d'une double valeur, inséparablement référentielle (informative) et instructionnelle (conseil/consigne), *orientée vers l'action*. Prise dans cette seconde valeur, le genre du guide urbain pose des questions d'ordre pragmatique : pourquoi ce texte ? Quels buts y sont visés ? Et quelles régularités discursives peuvent être dégagées ? En somme, il s'agit de s'interroger sur les effets et les visées du genre du guide. Adam (2001b : 9) rappelle globalement « *l'importance socio-culturelle des textes qui disent/conseillent de faire et comment faire* », c'est-à-dire « *des textes qui dirigent nos actions, en assurant ce qui adviendra si nous suivons ou ne suivons pas leurs consignes et recommandations* » (ibid. : 10), bien que ceux-ci soient très peu étudiés. Il montre combien ils appartiennent moins à des *types de textes*, présentant une trop grande variété d'agencements textuels pour typologiser des régularités linguistiques, qu'à des *genres de discours* relevant d'une même macro-action socio-discursive : l'incitation à l'action, qui conduit à aborder le guide urbain d'abord comme « [u]*n tout de sens sémantico-pragmatique* » (Adam, 2001b : 27, voir aussi Adam 2001a).

28 L'importance transhistorique et transculturelle des textes qui incitent à l'action est notable. « De tous temps » en effet, des textes programmateurs ou instructionnels « ont dit de faire et comment ». Ils participent à la configuration d'activités très diverses, établies selon des logiques techniques et culturelles données. Ce vaste ensemble de textes, si variés soient-ils, illustrent un besoin anthropologique de pouvoir s'appuyer sur des principes (religieux ou séculaires) qui dirigent et régulent la vie. Ils regroupent plusieurs genres de discours, qui peuvent intégrer des unités discursives nombreuses et variées. En ce qui concerne les genres contemporains, Adam y repère exhaustivement le mode d'emploi, les multiples manuels, les règles de jeux, les textes de loi, les règlements divers, les recettes, les rédactionnels et emballages de produits, les notices d'accompagnement, les horoscopes, les recommandations diverses et autres fiches informatives, les marches à suivre et les guides, qu'il fédère en un ensemble identifié par une même valeur illocutoire, caractérisée par un principe directif, plus ou moins appuyé. Le macro-acte de discours qui fédère les genres de l'incitation à l'action est celui de conseiller. Adam (2001b : 15) dit à son propos que : « [c]*onseiller, c'est indiquer à quelqu'un ce qu'il doit faire ou ne pas faire et* [que] *ce guidage va de suggérer, recommander et proposer à presser, inciter, pousser (à), en passant par avertir, aviser, conduire, persuader, convaincre, diriger* ». Les discours d'incitation à l'action sont donc à considérer sur le *continuum* d'une valeur illocutoire « noyau ».

29 Dans les guides urbains de Corajoud, la gamme directive dominante se signale par une forte régularité illocutoire. Pour preuves : la modalité déontique est majoritaire, et l'impératif est le mode principal. L'accent est résolument placé sur le caractère performatif de la pratique discursive. Ce trait caractéristique des discours procéduraux met l'accent sur le faire. Dire dans un guide d'itinéraire, c'est même *y faire faire quelque chose à quelqu'un*. Il n'est dès lors guère étonnant de repérer une large majorité d'injonctions (plutôt que des impératifs dit *jussifs*, plus procéduraux et moins incitatifs) qui forment le macro-acte de discours générique du guide de proximité, permettant de diriger un déplacement pédestre en ville. Le cumul de suites d'actions appuyées sur une même configuration verbo-temporelle permet d'identifier et de réguler une pratique qui se développe dans l'espace urbain. Cette précision rappelle que le guide d'itinéraire ne crée pas son objet (à la différence de la recette ou de la fiche de montage par exemple), mais porte sur un référent déjà constitué. La partie strictement procédurale est

donc effacée au profit de *l'action du sujet sur ledit référent*. Les très nombreux ordres donnés reflètent en outre une certaine asymétrie entre un demandeur et un détenteur de savoir. Ils établissent un pacte de lecture qui engage qu'« [e]*ntre l'expert et le lecteur, un contrat de vérité relatif aux informations fournies est passé* » (Adam, 2001b : 30) et que, partant, l'expert n'a pas à justifier les choix de parcours et les ordres qu'il passe. Cette légitimité explique la rareté des connecteurs argumentatifs dans ce genre de discours. Le contrat générique de lecture implique la promesse et la garantie de la découverte de lieux insolites – dont on dit qu'ils *valent le détour* – à celui qui suit le parcours.

30 Ces injonctions tendent à montrer « *comment le sujet* [doit] *entre*[r] *discursivement en ville* » (Matthey, 2008 : 304). C'est ainsi la manière de faire voir et de faire parcourir la ville qui importe dans le guide d'itinéraire. La visée spécifique consiste à imposer un mouvement et un regard qui conduisent à la découverte et à l'insolite. Ce qui est également provoqué, c'est que le sujet *se dit la ville dans les configurations mêmes du discours*. Plus que de faire voir des endroits inconnus jusque-là, c'est aussi le sens de la spatialité par le mouvement discursivisé du corps (ibid. 2008) qui se construit durant le cheminement. En tenir compte permet d'adopter un point de vue qui considère « *la part du corps dans la construction empirique des connaissances* » (Mondada, 2000 : 50), de l'intelligibilité de l'espace urbain ici, en tant que le sens de la spatialité est pensé à travers le corps en mouvement, discipliné et discursivisé.

De la dérive à la dérivation

31 Les méthodes d'analyse que nous avons utilisées pour cette étude ne sont pas identiques. Tandis que les écrits situationnistes bénéficient d'une large littérature secondaire avec son lot de lecture parfois très pertinente et ancrée depuis les années 1960, il nous a semblé impératif de proposer un autre regard sur les guides urbains contemporaines, dès lors que nous avons constaté un manque cruel d'ouvrages analytiques à ce propos. En somme, pour pouvoir interpréter plus largement les ouvrages de Corajoud, en l'occurrence, il nous a paru impératif d'en faire une analyse textuelle et discursive, si superficielle soit-elle ici, afin d'ancrer nos interprétations à partir de leur matérialité première de réalisation. Ce n'est qu'à partir des analyses que nous avons élaborées qu'un dialogue interprétatif est rendu possible, à savoir comparer la littérature situationniste et ses gloses avec nos observations propres.

32 Les conclusions auxquelles aboutissent cette démarche sont les suivantes. Les Situationnistes et Corajoud partagent un objectif commun : celui de faire sortir le lecteur des sentiers battus pour partir à la recherche d'ambiances dépaysantes, de se mettre dans des situations aptes à rendre la vie passionnante. Ils se rejoignent aussi dans l'invitation faite au citoyen à se réapproprier l'espace, quête pour laquelle la balade à pied apparaît comme le meilleur moyen. Corajoud et les Situationnistes proposent chacun encore une réappropriation de l'espace urbain par l'imaginaire.

33 Cependant, la manière de se promener les distingue, ainsi que la finalité qui guide la démarche. Pour les Situationnistes, la ville est appréhendée comme un réservoir de virtualités (Simay, 2008). C'est un décalage qui est évoqué, une propension à détourner tout et toujours. Se refusant de se soumettre aux « sollicitations habituelles », les Situationnistes se positionnent à l'opposé de la « recette » de Corajoud (le macro-acte de discours du conseil régulé chronologiquement et adressé à un lectorat large et anonyme). Au cœur de leur démarche repose ce qu'Olivier Mongin (2005 : 39) appelle « *le paradoxe urbain : un espace fini qui rend possible des trajectoires infinies* », où la banale expérience de la marche permet d'éprouver l'inattendu, l'indéterminé (Paquot, 2004). Derrière le souhait d'être déstabilisé lors de la dérive se cache un formidable désir de liberté. Enfin, pour Debord, le paysage urbain observé est toujours un paysage avant tout social, un support qui donne à voir des objets de lutte ou de contestation. Dériver permet de rencontrer la manifestation spatiale des enjeux qui

se cristallisent entre groupes sociaux. La pratique de l'espace urbain doit ainsi permettre de changer le quotidien, par la construction de situations nouvelles.

34 Chez Corajoud, la pratique se réduit à un positionnement contemplatif, dans une « esthétique de l'expérience ». Elle propose « *une technique du vivre en ville qui consiste à imaginer des existences tierces dans une lecture indiciaire et réifiante de l'altérité* » (Matthey, 2007). Le regard se tourne alors exclusivement vers la dimension paysagère de la ville, comme support à un imaginaire néoromantique. Le lieu constitue un embrayeur à voyage imaginaire dans un espace-temps autre (Bonard, Guinand et Matthey, 2009). En outre, si, chez les Situationnistes, le sujet est agi par l'espace et se laisse dériver, la démarche du promeneur-lecteur de Corajoud relève plutôt de la *dérivation*. Comme son nom l'indique, la dérivation désigne une méthode qui *impose* certains *détours*. Pas théorisée, mais récupérée par l'économie et le *marketing* du tourisme, elle vise à sortir le promeneur des sentiers battus et à détourner certains référents en les réifiant. Chez Corajoud, le pas est effectivement plus ou moins contraint à suivre un itinéraire dirigé par le guide. Mais le caractère contraignant de ce genre de discours se manifeste plus encore en ce que le discours prévoit un déplacement qui est *repris comme itinéraire touristique*. Tandis que pour Corajoud la balade urbaine est un moyen de se réapproprier l'espace urbain au quotidien, celle-ci est ensuite intégrée à une logique de tourisme de proximité, de type *consommation paysagère*.

35 Nous avons vu que les référents sélectionnés dans les guides de Corajoud se caractérisent par le détour vers l'« ailleurs ». Celui-ci se marque par le recours à certains clichés, comme celui de l'éden perdu, et par la réification exotique du proche (Matthey, 2007). Fédérés par le motif du dépaysement en terre connue, les choix lexicaux servent la configuration d'un ailleurs-*ici*, qui oppose les deux ensembles isotopes du monde domestiqué et celui à l'« état brut », recouvrant le fameux couple nature *versus* culture. En choisissant des objets qui permettent l'évasion du quotidien urbain, cette invite au voyage constitue un instrument facilement récupéré par les politiques urbaines. Ces balades sont autant un argument pour attirer des touristes étrangers qu'un moyen de faire sortir les citadins de la sphère professionnelle, le temps d'une balade, et mieux la réintégrer ensuite, ressourcés (Jafari, 1988). Permettant la *récupération* des citadins indigènes, la dérivation est aujourd'hui mise en avant par les politiques urbaines locales visant le « bien-vivre en ville ». Elle constitue un volet de leur *marketing* urbain. Cette reprise n'est guère étonnante au vu du guide d'itinéraire de proximité, genre discursif par excellence de la promotion touristique. On est donc bien loin du projet que visait la dérive, puisque les conditions mêmes d'une possible subversion sont absentes.

Bibliographie

ADAM Jean-Michel, 2001a, « Types de textes ou genres de discours ? Comment classer les textes qui disent de et comment faire ? », *Langages*, n° 141, pp. 10-27.

ADAM Jean-Michel, 2001b, « Entre conseil et consigne : les genres de l'incitation à l'action », *Pratiques*, n° 111/112, pp. 7-38.

BONARD Yves, GUINAND Sandra, MATTHEY Laurent, 2009, « Esthétiques des paysages urbains et tourisme de proximité » in WESTPHAL Bertrand, FLABBI Lorenzo (dirs), *Espaces, tourismes, esthétiques*, Limoges : Presses Universitaires de Limoges, pp. 177-187.

HARVEY David, 1973, *Social Justice and the City*, London : Edward Arnold.

JAFARI Jafar, 1988, « Le système du touriste : modèles socio-culturels en vue d'applications théoriques et pratiques », *Society and Leisure*, vol. 1, n°1, pp. 59-80.

LEFEBVRE Henri, 1968, *Le Droit à la ville*, Paris : Seuil.

MATTHEY Laurent, 2008, *Le quotidien des systèmes territoriaux : lecture d'une pratique habitante. Généalogie et description herméneutique des modalités de l'habiter en environnement urbain*, Berne : Peter Lang.

MATTHEY Laurent, 2007, « Si proche, si loin ! Penser les processus urbains à partir des modèles de la géographie du tourisme ? », *Articulo – Revue de sciences humaines*, n°3, http://articulo.revues.org/index613.html (consulté le 18 février 2009).

MONDADA Lorenza, PANESE Francesco, SÖDERSTRÖM Ola (dirs), 1992, *Paysage et crise de la lisibilité*, Actes du colloque tenu à l'Université de Lausanne du 30.9 au 2.10 1991, Lausanne : Institut de Géographie.

MONDADA Lorenza, 2000, *Décrire la ville. La construction des savoirs urbains dans l'interaction et dans le texte*, Paris : Anthropos.

MONGIN Olivier, 2005, *La condition urbaine*, Paris : Seuil.

PAQUOT Thierry, 2004, « L'art de marcher dans la ville », *Esprit*, n°303, pp. 201-214.

SIMAY Philippe, 2008, « Une autre ville pour une autre vie. Henri Lefebvre et les Situationnistes », *Métropoles*, n°4, http://metropoles.revues.org/document2902.html (consulté le 5 janvier 2009).

Corpus d'étude

CONSTANT, 1959, « Une autre ville pour une autre vie », réédité dans MOSCONI Patrick (dir.), 1997, *Internationale situationniste*, Paris : Fayard, pp. 105-108.

CORAJOUD Pierre, 2007, *La balade de bancs en bancs*, Lausanne : Pro Senectute / Campiche.

CORAJOUD Pierre, 2003, *Lausanne en méandres*, Lausanne : P. Corajoud.

CORAJOUD Pierre, 2002a, *Flâneries lausannoises. 18 balades à travers des chemins à (re)découvrir*, Lausanne : P. Corajoud.

CORAJOUD Pierre, 2002b, *Le temps d'une flânerie. Impressions d'un aventurier du proche*, Lausanne : P. Corajoud.

CORAJOUD Pierre, 1998, *Aux portes de Lausanne. Huit balades entre ville et campagne à travers des chemins à (re)découvrir*, Lausanne : P. Corajoud.

CORAJOUD Pierre, 1997, *L'autre Lausanne. Neufs balades à travers des chemins à (re)découvrir*, Lausanne : P. Corajoud.

CORAJOUD Pierre, DEWARRAT Jean-Pierre, 2007, *Ouest lausannois. Itinéraire 1. En passant par la moraine*, Renens : Bureau du schéma directeur de l'ouest lausannois.

CORAJOUD Pierre, STRAESSLE Jacques, 2005, *Lausanne. La ville aux trois collines*, Lausanne : La Bibliothèque des Arts.

CORAJOUD Pierre, KOECHLI Virginie, 2003, *Découvre ta ville en t'amusant*, Renens : P. Corajoud.

DEBORD Guy-Ernest, 2006 [1967], *La société du spectacle*, Paris : Éd. autonomes.

DEBORD Guy-Ernest, 1963, « Les Situationnistes et les nouvelles formes d'action dans la politique ou l'art », http://debordiana.chez.com/francais/action.htm (consulté le 14 janvier 2009).

DEBORD Guy-Ernest, 1958a, « Théorie de la dérive », réédité dans MOSCONI Patrick (dir.), 1997, *Internationale situationniste*, Paris : Fayard, pp. 51-55.

DEBORD Guy-Ernest, 1958b, « Problèmes préliminaires à la construction d'une situation », réédité dans MOSCONI Patrick (dir.), 1997, *Internationale situationniste*, Paris : Fayard, pp. 11-13.

DEBORD Guy-Ernest, 1955, *« Introduction à une critique de la géographie urbaine »*, www.larevuedesressources.org/article.php3?id_article=33 (consulté le 10 janvier 2009).

KHATIB Abdelhafid, 1958, « Essai de description psychogéographique des halles », réédité dans MOSCONI Patrick (dir.), 1997, *Internationale situationniste*, Paris : Fayard, pp. 45-49.

IVAIN Gilles, 1958, « Formulaire pour un urbanisme nouveau », réédité dans MOSCONI Patrick (dir.), 1997, *Internationale situationniste*, Paris : Fayard, pp. 15-20.

VANEIGEM Raoul, 1961, « Commentaires contre l'urbanisme », réédité dans MOSCONI Patrick (dir.), 1997, *Internationale situationniste*, Paris : Fayard, pp. 231-235.

Notes

1 Seuls Mondada et Söderström (1992) ont travaillé cette articulation avant les années 2000.

Pour citer cet article

Référence électronique
Yves Bonard et Vincent Capt, « Dérive et dérivation. Le parcours urbain contemporain, poursuite des écrits situationnistes ? », *Articulo - revue de sciences humaines* [En ligne], Hors-série 2 | 2009, mis en ligne le 24 octobre 2009. URL : http://articulo.revues.org/1111

À propos des auteurs

Yves Bonard
Yves Bonard est géographe et urbaniste, diplômé de l'Université de Lausanne (UNIL). Assistant de la chaire de géographie urbaine de l'UNIL, il s'intéresse aux enjeux sociaux et environnementaux des projets urbains et aux transformations des modes de gouvernance.
Vincent Capt
Vincent Capt est assistant de recherches et d'enseignement en linguistique française à l'Université de Lausanne. Ses travaux portent sur la théorie des genres de discours et sur les configurations énonciatives et discursives de la subjectivation artistique. Son premier essai *Écrivainer. Une lettre asilaire de Samuel Daiber* paraîtra en 2009 en co-édition avec Infolio et la Collection de l'Art Brut de Lausanne.

Droits d'auteur

Résumé / Abstract

Cette recherche s'intéresse aux formes du discours en tant qu'elles configurent une pratique spatiale. Elle est basée sur un corpus de textes écrits de Pierre Corajoud, auteur de guides d'itinéraires touristiques de proximité. Ce dernier invite ses lecteurs à sortir des « sentiers battus » par le biais d'un mode de déambulation qui se rapproche de la méthode de la *dérive* que proposait les situationnistes. Dans les deux cas, nous sommes confrontés à des discours concernant un déplacement pédestre en milieu urbain, et plus particulièrement à une proposition autour de *manières de parcourir la ville qui interrogent le rapport du sujet à l'espace urbain*. Cependant, la modalité de chaque démarche les distingue : si, chez les Situationnistes, le sujet est agi par l'espace et se laisse dériver, la démarche du promeneur-lecteur de Corajoud relève plutôt de ce que nous nommons la *dérivation*.
Mots clés : guide d'itinéraire de proximité, Corajoud, Situationnistes, dérive, dérivation, sujet urbain

Drift and derivation. The contemporary urban itinerary as a pursuit of situationist writings ?

This research is interested in forms of speech as they characterize a given spatial practice. It is based on a group of texts writtent by Pierre Corajoud, author of multiple proximity tourist guides. Corajoud invites readers to move beyond the « beaten track » by means of wandering, a method akin to drift as conceived of by Situationists. In both cases, we are confronted to speeches concerning pedestrian walk in urban areas, and more specifically to a proposal about ways of walking through the city which question the relationship between subject and urban space. However, each "method" is characterized by a distinct modality: if, to Situationists, the individual is directed by space and knowingly drifts, the Corajoud walker-reader "method" is closer to what we name derivation.
Keywords : proximity guide, Corajoud, urban individual, Situationnists, drift / derivation



Articulo - revue de sciences humaines

Numéro Hors-série 2 (2009)
Esthétiques et pratiques des paysages urbains

Yves Bonard et Vincent Capt

Dérive et dérivation. Le parcours urbain contemporain, poursuite des écrits situationnistes ?

Référence électronique
Yves Bonard et Vincent Capt, « Dérive et dérivation. Le parcours urbain contemporain, poursuite des écrits situationnistes ? », *Articulo - revue de sciences humaines* [En ligne], Hors-série 2 | 2009, mis en ligne le 24 octobre 2009. URL : http://articulo.revues.org/1111
DOI : en cours d'attribution

Éditeur : Articulo - Revue de sciences humaines asbl
http://articulo.revues.org
http://www.revues.org

Document accessible en ligne sur :
http://articulo.revues.org/1111
Document généré automatiquement le 09 octobre 2010.